

T 313

LA FILLE DU DIABLE

9

La Montagne noire

C'était une fois une veuve avec son fils. Il y venait trois filles dans un étang se baigner. Alors la mère lui dit :

— Mon garçon, il faut aller chez le maréchal. Tu vas commander des sabots de fer et tu vas partir pour la route où ces trois filles viennent tous les jours, tu cacheras leurs habits. Mais pour y aller, il faudra prendre des noisettes, des noix, des noisettes et des amandes parce qu'il y a des lions, des tigres, enfin de toute espèce de bêtes féroces.

Allons, le voilà parti, *marche, marche...* Mais ses sabots n'étaient pas épais et il ne put arriver à la montagne noire parce que c'était chez le diable qu'il allait. Et dès que ses sabots de fer étaient usés, on ne pouvait plus aller plus loin, mais avec les sabots on pouvait y aller facilement¹.

Allons, il revient sur ses pas. Le voilà arrivé chez sa mère. Elle lui dit :

— Y es-tu arrivé ?

— Non, ma mère, mes sabots se sont usés avant d'arriver. Je n'ai pas pu aller plus loin.

— Eh bien ! ce n'est pas ça, artourne² chez le maréchal et dis-lui qu'il te fasse des sabots qui pèsent soixante-quinze kilos le sabot.

Voici le garçon encore parti après avoir fait tout ce que sa mère lui avait ordonné et il alla chercher ces sabots chez le maréchal. Le voilà encore parti, *marche, marche...* Si bien qu'il y arriva à force de pas. Il fit comme sa mère lui avait dit, il cacha leurs habits. Après leur père le fit demander. Alors il fit faire encore des sabots. Le voilà encore parti. Quand il fut arrivé dans la cour, il avait eu déjà bien de la peine, mais il y en avait encore [de] rude[s] [moments] à passer : des bêtes féroces s'élançaient sur lui. Alors il prit ses noisettes, ses noix, ses noisettes et ses amandes, les écarta dans la cour. Alors, pendant [2] que les bêtes s'amusaient après ce qu'il avait jeté, il entra.

Le diable lui demanda ce qu'il voulait et lui donna le nom de Jean des Oiseaux.

Alors le diable avait beaucoup de filles. Alors la fille à qui il avait caché ses habits l'aimait beaucoup. Elle s'appelait Fichotte. Alors, le garçon lui dit qu'il venait épouser une de ses filles. Alors le diable lui dit qu'avant, il aurait bien des tourments à endurer.

Alors il lui donna à tuer une licorne dans un bois.

Alors, le voilà parti, *marche, marche*. Il se cacha derrière un arbre. Alors la licorne faisait du bruit, lançait du feu de tous côtés. Alors voilà le diable qui vient. Il lui dit :

— Jean des Oiseaux, ta bête ?

Il répondit :

— Ah monsieur ! ma bête n'est pas morte !

¹ Phrase confuse. Il faut comprendre que ses sabots en fer n'étaient pas suffisamment solides pour se rendre à la montagne noire et qu'il doit retourner chez lui pour s'en fournir de nouveaux..

² Voir note 13 du texte de G. Delarue.

Alors le maître lui dit :

— À demain, les affaires sérieuses !

Alors lui était bien en peine de ce qu'il allait faire et il se demandait ce que le diable allait lui faire s'il ne parvenait pas à tuer la licorne.

Alors, il vit venir une demoiselle qui lui apportait à déjeuner. Elle lui demanda si sa bête était morte. Il lui dit que non. Alors, elle lui répondit comme son père. Alors, bien en peine de ce qui lui arrivait.

Tout à coup, il vit venir une belle demoiselle qui lui apportait à dîner. Elle lui demanda si sa bête était morte. Il lui dit que non, que ce n'était pas trop aisé de la tuer, qu'il n'avait ni cognée ni fusil !

Alors, elle lui dit :

— Tiens, mon ami, voilà un petit marteau. Alors tu te mettras d'un côté de l'arbre et tu t'arcacheras³. Aussitôt alors la bête viendra pour te tuer. Elle se piquera de la corne dans le chêne, tu arbouleras⁴ la corne en haut. La bête ne pouvant plus s'arracher, tu la tueras comme tu voudras.

Alors il fit comme elle lui avait ordonné et ça arriva tout de même.

[3] Alors quand le maître arriva, il lui demanda si c'était fait. Il lui dit qu'elle était morte. Alors, il lui dit :

— Eh bien ! allons, viens avec moi, ça va pour aujourd'hui. Je t'en ordonnerai *de l'autre*, demain. Viens toujours sans peur, pour aujourd'hui.

Alors le lendemain, il lui en donna de l'autre : c'était d'abattre une *tale* de bois avec une cognée de bois et il ne lui donna point d'échelle. Alors, l'arbre était très difficile à monter. Allons, le voilà parti, mais il ne put rien faire : à chaque fois qu'il tapait avec sa cognée, elle arsautait⁵ et ne pouvait pas couper. Alors, il vit venir le maître. Il lui demanda si sa tale était coupée.

— Ah ! monsieur, ma tale n'est pas coupée !

Le maître lui dit

— À demain les affaires sérieuses !

Allons, le garçon se mit à pleurer car il ne savait pas ce que le [diable] lui ferait si la tale n'était pas coupée.

Allons, il vit venir une demoiselle qui lui apportait à déjeuner, qui lui demanda si sa tale était coupée. Il lui dit que non. Elle lui dit que demain il verrait ce que ça lui coûterait de cacher les habits.

À midi, c'en fut une autre qui ne lui adressa pas même pas la parole. Alors, il ne voyait pas venir l'autre, celle qui l'avait délivré de la bête. Il se croyait pris. Il [vit] venir vers lui une grande demoiselle. Elle lui dit :

— Mon ami, la tale est-y coupée ?

— Non, ma demoiselle, vous voyez bien que ça m'est impossible de la couper !

Elle lui dit :

— Tiens, voilà une cognée en fer. Mince-moi en petits morceaux. Tu les mettras les uns sur les autres, ça se mettra en échelle. Tu prendras ta cognée et tu couperas ta tale. Après, tu les remettras les uns vers les autres, mais prends bien garde ! Tu conserveras le bout de mon petit doigt. Ça te servira à me reconnaître, quand mon père te fera choisir. Dépêche-toi car mon [4] père vient là-bas et il saurait bien que c'est moi qui te fais tout cela.

Allons, la voilà partie. Et le garçon attendit le diable.

³ Voir note 14.

⁴ Voir note 16.

⁵ Voir note 18.

— Eh bien ! Jean des Oiseaux, ta tale ?

— Ah monsieur, ma tale est coupée, vous le voyez bien !

— Ah oui ! mais je sais bien qui te fait faire ça, c'est ma fille ! Mais demain, tu auras de l'autre ouvrage.

Le lendemain matin, il appela Jean des Oiseaux à l'ouvrage.

— Tiens, prends un panier, va tarir l'étang que tu vois.

Le voilà parti, le voilà arrivé et il se prit de suite à l'ouvrage mais à chaque fois qu'il enlevait son panier toute l'eau retombait. Et puis il fallait qu'il fût tari en une journée, mais ça lui était impossible !

D'un coup il a vu venir une des filles qui lui apportait à déjeuner. Mais ce n'était pas celle qui lui faisait tout faire parce que le diable n'avait pas voulu qu'elle fût eu⁶, parce qu'il avait envie de le tuer et qui, s'il avait eu tout fait ce qu'il lui commandait, il n'aurait pas eu pu, foi de diable⁷ ! Et puis la fille qui venait, elle lui a demandé si il était tari. Il lui dit que non.

— Eh bien ! mon père vient là-bas, tu sauras ce qu'il va te dire !

D'un coup, il [l']a aperçu, bien loin. Il se croyait perdu. Le voilà arrivé : c'est lui ! Il lui dit :

— Eh bien ! Jean des Oiseaux, ton étang ?

— Ah ! monsieur, mon étang n'est pas tari !

— Ah ! ah ! elle ne veut pas venir de ce coup là ! Je reviendrai ce soir. S'il est tari, c'est le dernier de tes tourments et tu choisiras *dans* mes filles. Si tu ne le taris pas, tu seras mort.

Il est désolé.

D'un coup, est arrivée une petite souris qui mangeait les restes [5] de ce goûter. Et puis, il y passait la main sur le corps en lui disant :

— Oh ! pauvre petite bête, que tu es jolie et que tu n'es guère triste *auprès que* moi !

Aussitôt ça s'est trouvé la demoiselle qui l'avait délivré deux fois. Elle lui donna une baguette et lui a dit de dire :

*Par la vertu de ma petite [baguette],
[Que] les grenouilles, les crapauds, et les crapules
Que les poissons et les serpents,
Tarissent tout mon étang
En buvant.*

Et puis, il [l']a fait : et ça y est, il est tari son étang.

Voilà le diable arrivé, il lui a dit :

— Eh bien ! Jean des Oiseaux, ton étang ?

— Ah ! monsieur, mon étang est tari.

— Ah ! je croyais que c'était ma fille qui te faisait tout, mais je vois bien que ce n'est pas vrai, tu es plus malin que moi !

Le soir, il fit mettre ses filles en rang et le fit choisir. Il se prit à un bout et alla jusqu'à l'autre en disant :

— Pas celle-là...

⁶ Emploi de l'auxiliaire avoir pour aller= le diable n'avait pas voulu qu'elle y fût allée.

⁷ Phrase particulièrement confuse. Il faut comprendre que le diable avait interdit à sa fille de venir lui apporter son déjeuner car il savait bien que sans elle le garçon ne pouvait venir à bout de l'épreuve.

Quand il fut au bout, il dit :

— C'est celle-là !

Car le petit [doigt] qu'il avait gardé la lui fit reconnaître.

Le diable, qui avait envie de les faire brûler, les envoya au lit et chauffa le four. La fille mit un pois et une fève. La fève répondait pour la fille et le pois pour le garçon. Et ils partirent, *pour* eux ensauvés⁸.

Le diable les appelait sans cesse :

— Jean-des-Oiseaux ?

— Plaît-il, patron ?

— Fichotte ?

— Plaît-il, papa ?

Et puis plus ils s'éloignaient, ça répondait moins fort. Et le vieux disait :

— Ah ! ils ne s'endorment pas vite.

Quand ils ont été bien loin, bien loin, ça ne pouvait plus répondre. Le vieux croyait que c'était parce qu'ils étaient endormis. Il a été au lit pour les prendre et les faire brûler. Quand il est *eu* arrivé, il n'a plus rien trouvé ; il tournait et retournait les draps mais il n'a rien trouvé. Il a dit à sa femme :

— Ah ! ils sont partis !

Elle lui a dit :

— Oh ! vieux bête ! va-t-en [au] *pailler* et dépêche-toi d'aller au derrière !

Le voilà parti avec sa grande *garelle*. Il est monté au *temps* et marchait mis en nuage.

D'un coup, la fille, tourna la tête :

— Hélas ! voilà mon père qui nous poursuit !

— [Qu']allons donc faire ?

— Tiens, nous allons nous *tourner* en grosse pierre [6] blanche de chaque adroit⁹ de la route.

Le voilà arrivé. Ne voyant rien, il s'assit sur la pierre qui était sa fille. D'un coup, il s'est retourné. Il dit à sa femme :

— Je n'ai rien vu que deux pierres blanches où je me suis reposé.

La diablesse le traita de vieux bête :

— C'est ta fille et ton gendre ! Dépêche-toi de retourner au derrière !

Allons, le voilà reparti de la même manière *de* l'autre fois.

D'un coup, la fille tourne encore la tête. Elle [l']aperçut bien loin. Elle lui dit :

— Tiens, voilà encore mon père !

— Qu'est-ce que nous allons donc faire ?

— Tiens, toi, tu vas te tourner en jardinier et moi en jardin et puis en toutes espèces de fleurs et de jardinages.

Allons, voilà le vieux qui [les] voit. Il descend pour demander au jeune homme qu'il prenait pour un jardinier. Il lui dit :

— Dites donc voir, mon jeune, vous n'auriez pas vu passer deux jeunes gens ?

Il lui répondit :

— Qu'est-ce que vous dites. Mon jardin, oh ! il est bien gentil, et puis j'ai des bien belles roses !

— Moi, je ne vous dis pas cela, je vous demande si vous avez vu passer deux jeunes gens !

⁸ *pour* = *par*. L'ensemble exprime à la fois la rapidité du départ et le moyen, grâce au pois et à la fève, de se sauver.

⁹ = Adret, Endret, prononcé selon Jaubert adroit, endroit. Ici, sans doute de part et d'autre de la route.

— Vous dites que vous voudriez sentir mes roses ? Oh ! venez, je vas bien vous les laisser sentir !

Le voilà qui va les sentir... D'un coup, en se baissant, la rose lui égratigna le nez. Le voilà parti et la fille et le jeune homme reprirent leur chemin. Quand le diable fut arrivé à la maison, il dit :

— Je n'ai rien vu, rien qu'un jardin et un jardinier. Et puis il m'a fait sentir une rose et puis elle m'a emporté le nez ! regardez donc comme je suis *gentil*.

La diablesse le traita de même et elle partit au derrière.

D'un coup, la fille retourna la tête et elle aperçut sa mère. Elle dit :

— Qu'est-ce que nous allons faire ? ... Tiens, toi, tu vas tourner en lieu de balais et moi en maison, allons !

La diablesse arrivée, elle demanda au jeune homme s'il n'avait rien vu passer. Il lui répondit :

— Ah ! mes balais ? Oh ! *a sont* bien liés !

Et puis la diablesse lui dit :

— Toi, tu es mon gendre et la maison c'est ma fille. Vous avez du bonheur que vous êtes loin car j'allais vous emmener !

Et le garçon et la fille s'en allèrent.

Écrit à la plume à [Montigny-aux-Amognes], s.d. par François Briffault, [né à Montigny en 1862], [É.C. : né le 05/10/1862 à Montigny, fils de Pierre Briffault, né le 20/01/1816 à Saint-Sulpice et de Louise Chaumereuil, née à Montigny le 26/03/1827 ; sculpteur, il a exposé ses œuvres à Paris de 1890 à 1895]. Titre original : La montagne noire/ Jean des oiseaux¹⁰. Arch., Ms 55/3, Cahier Montigny/ 2, p. 2-8.

Publié par Millien, RDN, T.IV, 1889-1890, p. 113-119. Titre : Jean-des-oiseaux¹¹. Repris par Jean Drouillet, FNM, VI, p. 95-100 puis par F. Morvan, CB, p. 82- 89.

Nouvelle publication de Georges Delarue, RCPN, p. 27-33.

Catalogue, I, n° 9, vers. A, p. 209 (« forme littéralisée »).

¹⁰ *Titre noté par M. : La transformation.*

¹¹ *Avec en sous-titre : Conte populaire du Nivernais.*

Texte publié par Millien

Dans les temps anciens, il y avait une veuve qui demeurait seule avec son fils. Comme il était en âge de se marier, elle lui dit un jour :

— Mon garçon, j'ai entendu conter que, bien loin d'ici, il y a un monsieur très riche qui a trois filles. Tous les jours, elles viennent se baigner dans un étang. Celui qui cachera les habits d'une des filles, pendant qu'elles se baignent, pourrait l'obtenir pour femme, s'il ne les lui rendait qu'en échange d'une promesse de mariage. Mais le chemin est rude pour aller jusque-là et le château du monsieur est gardé par des lions, des tigres, toute espèce de bêtes...

— Mère, croyez-vous que je pourrais tenter l'aventure ?

— Eh bien ! petit Jean, si tu y es décidé, va chez le maréchal, dis-lui de te forger une paire de sabots de fer. Quand ils seront prêts, tu rempliras tes poches de noix, de noisettes, d'amandes, pour apprivoiser les animaux, puis tu partiras.

Et c'est ainsi que le jeune homme partit, quelque temps après. Il marcha longtemps, mais le chemin était dur, ses sabots s'usaient à vue d'œil, si bien qu'il dut retourner sur ses pas. Il revint chez sa mère, qui fut tant aise de le revoir !

— As-tu déjà réussi, mon garçon ? —

— Je n'ai pas même pu aller jusqu'au bout. Voyez mes sabots, comme ils sont usés.

— Va donc chez le maréchal et dis-lui de t'en forger une paire de cent cinquante livres.

Quand ces sabots furent prêts, le jeune homme se remit en route, chemina longtemps, longtemps et finit par arriver au bord de l'étang où se baignaient les trois filles. Il prit les habits de la plus jeune qui s'appelait Fichotte et les cacha.

— Pourquoi cachez-vous mes habits, lui demanda-t-elle ? Rendez-les moi.

— Si vous voulez être ma mie, les voici, prenez-les.

La jeune fille se vêtit et se dirigea vers la maison de son père qui n'était autre que le Diable. Le garçon ne tarda pas à la suivre, mais, à l'entrée de la cour, il se vit en présence des lions, des tigres, tout prêts à le dévorer : il avait par bonheur sa provision de noix, de noisettes, d'amandes, qu'il jeta devant les animaux. Pendant qu'ils s'amusaient à les croquer, il traversa la cour, entra dans le château et se trouva en face du Diable :

— C'est toi, Jean-des-Oiseaux, que veux-tu ?

— Je viens vous demander une de vos filles en mariage.

— Ah ! ah ! te sens-tu capable de la mériter ?

— Mettez-moi à l'épreuve.

— Il y a dans mon bois une licorne dangereuse : je veux que tu la tues avant demain soir.

Jean-des-Oiseaux s'en alla au bois dès le matin. La licorne, à son approche, jetait feu et flamme en poussant des cris terribles. Il n'eut que le temps de se cacher derrière un tronc d'arbre et il s'y tenait coi quand le Diable arriva.

— As-tu tué la bête ?

— Non, maître, pas encore.

— Demain, les comptes se régleront, dit-il rudement en s'éloignant.

Le jeune homme, sans quitter son abri, faisait des réflexions assez pénibles sur ce lendemain qui l'attendait. Une des filles du Diable lui apporta à déjeuner.

— As-tu tué la bête ? demanda-t-elle brusquement.

— Pas encore.

— Demain, les comptes se régleront, murmura-t-elle avec menace.

À l'heure du dîner, Fichotte vint elle-même :

— Eh bien ! as-tu tué la bête, mon ami Jean-des-Oiseaux ?

— Comment veux-tu que je la tue, puisque je n'ai pas d'armes ?

— Voici un marteau qui te suffira. Agace la licorne en te montrant d'un côté et de l'autre de cet arbre ; elle deviendra furieuse et se jettera sur toi, la corne en avant. Cache-toi derrière le tronc, elle le heurtera avec tant de violence que sa corne le percera de part en part. D'un coup de marteau, tu rabattras l'extrémité de sa corne et l'animal, ainsi rivé au chêne, sera à ta disposition.

Dès que Fichotte l'eut quitté, Jean-des-Oiseaux agaça et irrita la licorne ; elle poussait des rugissements de rage, et le sang lui sortait des yeux. Elle courut sus au jeune homme avec tant de colère que sa corne se prit selon les prévisions de la fille. Jean se servit du marteau et quelques instants après l'animal était mort.

Quand le Diable le vit, il emmena Jean-des-Oiseaux et lui promit une autre besogne. En effet, le lendemain, il lui donna une cognée de bois :

— Je veux que tu coupes la plus haute branche du plus grand arbre de la forêt.

Cet arbre avait le tronc lisse jusqu'à plus de cent pieds. Pas d'échelle pour y monter. Jean-des-Oiseaux se tenait là, tout désespéré. Le Diable vint en se promenant :

— La branche est-elle coupée ?

— Non, maître.

— Demain, les comptes se régleront !..., et il s'éloigna.

Une des filles lui apporta à déjeuner et lui dit :

— Ta branche est-elle coupée ?

— Non, elle ne l'est pas.

— Demain, les comptes se régleront.

Il avait l'espérance de voir Fichotte à midi comme la veille ; mais ce fut une autre de ses sœurs qui vint avec le dîner et s'en alla sans rien dire. Le pauvre Jean-des-Oiseaux se croyait abandonné et pleurait à chaudes larmes. Tout à coup il aperçut Fichotte ; elle marchait à grands pas :

— As-tu coupé la branche, mon ami Jean-des-Oiseaux ?

— Avec quoi l'aurais-je coupée ?

— Prends vite cette cognée de fer et mince-moi en petits morceaux que tu mettras les uns au-dessus des autres en manière d'échelle pour arriver au faite de l'arbre. Avec la cognée, tu couperas facilement la branche. Tu redescendras et placeras les morceaux de mon corps à côté les uns des autres, dans leur ordre naturel. Je me retrouverai telle que je suis... seulement tu auras soin de garder l'os de mon petit doigt de pied, il nous sera utile plus tard.

— Je ne peux pas consentir à te faire du mal...

— Dépêche-toi. Mon père va venir. Il me soupçonne de t'avoir aidé hier et je me suis échappée pour venir te trouver.

Lorsque le Diable arriva quelque temps après, la branche était abattue : tout s'était passé comme l'avait dit Fichotte.

— Tu as fait la besogne, Jean-des-Oiseaux ? Mais tu n'étais pas seul, on t'a aidé... Demain il y aura autre chose.

Le matin, il lui apporta un panier :

— Avec ce panier, tu vas tarir mon étang, avant ce soir.

Le jeune homme se mit courageusement à l'œuvre, mais c'était peine perdue. Une des filles apporta le déjeuner :

— Tu n'as pas tari l'étang ?

— Non, comme vous voyez.

— Les comptes vont se régler...

Le Diable lui-même vint avec le dîner.

— Tu n’as pas fait l’ouvrage ?

— Non, maître.

— Ce n’est pas moi que tu attendais, n’est-ce pas ? Mais tu ne verras pas aujourd’hui celle qui devait venir. Si tu as tari l’étang ce soir, tes épreuves seront finies et tu choisiras une de mes filles. Sinon, tu ne seras plus vivant demain.

Jean-des-Oiseaux se laissa choir de tout son long sur l’herbe. Il n’avait plus à compter sur Fichotte, puisque son père l’empêchait de venir. Une petite souris, cherchant les miettes de son repas, allait et venait sans crainte tout près de lui ; il remarqua son manège et lui tendit les doigts. Elle se laissa prendre.

— Jolie petite bête, tu ne te doutes pas de ma misère...

et il lui passa la main sur son pelage gris. Aussitôt la souris se changea en une belle demoiselle et il reconnut Fichotte.

— Ah ! mon ami, que j’ai eu de peine à venir !.. Prends cette baguette, tu n’auras qu’à dire : « Par la vertu de ma baguette, que les grenouilles, les crapauds, les serpents, les poissons boivent toute l’eau de l’étang et le tarissent ! »... Je m’en vais bien vite... Rappelle-toi, ce soir, qu’il me manque un doigt de pied.

Elle disparut. Peu après, l’étang était tari. Le soir, le Diable arriva.

— Maître, j’ai fait votre ouvrage.

— Ah ! ... je croyais que tu ne pouvais rien faire sans être aidé ; je vois que tu en sais autant que moi. Viens choisir ta femme.

Jean-des-Oiseaux le suivit. Il lui banda les yeux et aligna ses filles sur un rang.

— Choisis.

Le jeune homme se rappela qu’il manquait un doigt de pied à Fichotte ; il la reconnut à ce signe :

— Voici celle que je choisis.

— Prends-la, elle est à toi.

Il était bien heureux, mais Fichotte lui dit quand ils furent seuls :

— Mon père sait bien que tu ne t’es sauvé que par mon aide. Il ne nous pardonnera pas. Arrangeons-nous pour fuir cette nuit même.

Le diable, en effet, chauffa son four pour les y jeter. Au lieu de se coucher, Fichotte mit dans le lit un pois et une fève magiques qui avaient le pouvoir de parler : la fève devait répondre pour elle et le pois pour son mari.

Pendant qu’ils s’enfuyaient, le Diable, de son lit, les appelait de temps en temps :

— Jean-des-Oiseaux ?

— Plaît-il ? maître, répondait le pois.

— Fichotte, dors-tu ?

— Non, mon père, disait la fève.

Les mariés étaient déjà loin, loin ; les voix du pois et de la fève devenaient de moins en moins distinctes. Elles s’éteignirent enfin.

« Ah ! ils dorment », pensa la Diable, et il s’approcha du lit pour les prendre, mais il ne trouva personne.

— Les oiseaux sont dénichés ! cria-t-il.

— Poursuis-les, dit sa femme.

En un clin d’œil, il s’éleva au *temps*¹² et roula en forme de nuage du côté des fugitifs. Sa fille, qui regardait souvent derrière elle, le vit venir :

¹² *En italiques, dans le texte.*

— Voici mon père ! Changeons-nous en deux grosses pierres blanches, l'une à droite, l'autre à gauche de la route.

Le Diable descendit du firmament ; un peu las d'avoir fait si vite tant de chemin, il s'assit sur l'une des pierres ; puis ne voyant rien, il repartit.

— Je suis revenu, dit-il à sa femme ; je n'ai rien trouvé que deux pierres blanches sur le chemin.

— Ce sont eux, retourne !

Il repartit, en forme de nuage.

— Mon père revient, dit la fille. Changeons-nous, moi en jardin de roses, toi en jardinier.

Le Diable tomba d'en haut et toucha terre :

— Jardinier, avez-vous vu passer par ici deux jeunes gens ?

— Oui, il est assez bien tenu mon jardin.

— Je demande si vous avez vu passer deux jeunes gens !

— Tenez, sentez-moi cette rose, approchez-vous.

Il s'approcha d'un rosier pour en aspirer le parfum, mais une branche épineuse lui accrocha le nez et le mit en sang :

— Laissez-moi tranquille, vieux sourd, avec vos rosiers ! cria-t-il en fureur... et il repartit.

Il conta la chose à sa femme.

— Il faut que j'y aille moi-même, dit-elle.

Elle volait plus vite que l'éclair, sa fille la vit venir :

— C'est ma mère. Ah ! cette fois, nous courons grand risque ! Mais nous sommes peut-être déjà sortis de son territoire... Changeons-nous vite, moi en maisonnette, toi en liens de balais.

— Avez-vous vu passer un jeune homme et une jeune femme ?

— Mes balais sont bons, madame, et bien liés : en voulez-vous ?

Elle les avait reconnus.

— Votre ruse ne réussit pas avec moi ! Vous êtes heureux de ne plus être sur mon terrain ; autrement !...

Et elle s'en alla, furieuse, mais impuissante.

Les mariés, tranquilisés, continuèrent leur voyage ; ils se fixèrent dans un bon pays où ils vécurent longtemps.

(Ce conte m'a été dit à Montigny-aux-Amognes par F. Briffault.)

ACHILLE MILLIEN